

<b>Zeitschrift:</b>	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
<b>Herausgeber:</b>	Société fribourgeoise d'éducation
<b>Band:</b>	60 (1931)
<b>Heft:</b>	1
 <b>Artikel:</b>	Encore l'œuvre de M. Eskeland
<b>Autor:</b>	Eskeland, Lars
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1039019">https://doi.org/10.5169/seals-1039019</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 19.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Dans un village, si le curé et l'instituteur sont au même niveau artistique que les paroissiens, qui donnera le ton lorsqu'il s'agira de construire, de réparer ou simplement d'orner l'église ? Cette formation s'ébauche au séminaire et très bien à l'école normale, mais elle exige des lectures continues et le commerce des chefs-d'œuvre.

Lorsqu'on pénètre dans une église, d'un seul coup d'œil, on peut classer le chef de la paroisse.

Presque toujours, le bon goût exigera qu'on sacrifie certaines statues, les fleurs en papier, les guirlandes en feuillage stérilisé dans lesquelles saints et saintes ont l'air de sauter à la corde.

J'ai revu, cet été, une église encombrée de tout ce matériel et dont les portes sont couvertes d'avis parfaitement inutiles à cause de leur vieillesse et qu'un nouveau curé a conservé pieusement !

On enregistre de consolantes exceptions. N'est-ce pas à Echarlens que j'admirai, la veille de l'Assomption, une exquise décoration florale ? Des géraniums d'une taille peu commune et d'un rouge adorable luisaient sur le fond mystérieux du chœur. Rarement un effet aussi heureux fut obtenu par des moyens plus simples.

Dans l'église d'Hauterive, on apprend la sagesse. Elle expose aux visiteurs ses aspects divers : son austérité primitive, ses décos- tations renaissance et baroque. Son maître-autel, dont les ors réchauffent la masse, se couvre de plantes fleuries et la lumière qui lui vient des arbres tout proches l'allège.

Nous la voyons avec ses fresques avariées ; comme nos sanctuaires modernes, elle fut neuve autrefois, ses peintures éclairaient les murailles de leurs teintes fraîches.

De retour dans mon pays, en souhaiterai-je une pareille à mon village ? Mais non, elle n'est pas un modèle à imiter servilement, elle est une leçon.

EDGAR VOIROL.



## Encore l'œuvre de M. Eskeland

---

*Nous avons le plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs le portrait de M. Eskeland. A cette occasion, voici comment l'éminent pédagogue norvégien parlait de son œuvre, dans sa conférence à la Semaine catholique internationale de Genève.*

### LA HAUTE ÉCOLE POPULAIRE

A cette époque, la Providence donne, à la Norvège et au Danemark, deux hommes, des « réveilleurs », qui ont, chacun à leur manière, une grande influence. En Norvège, c'est Hans Nilsen Hauge, un fils de paysan. Frappé au cœur de la décadence morale et chrétienne, il entreprend la tâche ardue de ramener ses compatriotes à la foi et à l'esprit de pénitence. Les autorités civiles et ecclésiastiques le persécutent et réussissent même à le faire jeter en prison durant dix ans. Il n'était coupable d'aucune faute, sinon d'avoir exposé, tout simple-

ment, ce qu'était la vérité. Néanmoins, les sentiments que Hauge fait naître dans son pays sont si profonds, si riches, que la nation en garde l'empreinte encore de nos jours !

Les guerres de l'Empire eurent pour conséquence la séparation de la Norvège et du Danemark. Les deux pays passent alors par de rudes épreuves. A l'Assemblée d'Eidsvoll, en 1814, la Norvège reçoit sa Constitution, qui donne le pouvoir principal aux paysans. Cela tient à ce que les paysans norvégiens, ayant toujours joui de la liberté intégrale, étaient restés, pour ainsi dire, chacun « son seigneur ». Il n'existe pas d'autre noblesse. Celle de jadis était devenue une classe de cultivateurs ; de là aussi la haute estime attribuée au mot *paysan* en Norvège. Dans les pays voisins, l'état social n'était pas le même. En Danemark, les paysans étaient peu considérés jusqu'alors. De nos jours, ils se sont élevés à un niveau social et intellectuel qui ne cesse d'étonner le monde. La cause est due à l'immense progrès du mouvement religieux national, créé par Grundtvig, et qui a eu son principal agent dans la *Folkehögskulen* (la haute école populaire).

Grundtvig, poète génial, historien, pasteur dans l'Eglise de l'Etat, prend vite parti contre les rationalistes et prêche avec feu la doctrine du Christ. Il voit qu'un sort des plus malheureux guette les peuples du Nord s'ils viennent à perdre la foi. Les rationalistes, de leur côté, prétendent enseigner le vrai christianisme. D'après l'étude sérieuse de la Sainte Ecriture, il est aisément, disent-ils, de voir que le Christ ne s'est jamais dit Dieu. Dès lors, de nombreux dogmes doivent tomber. Grundtvig se pose la question : que penseront les enfants et les non-intellectuels, puisque même les savants sont en désaccord sur les plus simples questions ? Et il passe par une crise d'âme, qui le pousse à chercher une preuve probante de la foi, compréhensible pour tout être humain. Il se met à étudier les œuvres de saint Irénée contre les dissidents, y découvre que le Christ a laissé un témoignage indiscutable dans l'Eglise et lui a donné un pouvoir divin, c'est le Symbole des Apôtres. Le Fils de Dieu a donc par là enseigné à ses disciples la Révélation divine. Nous aurons ici la parole inspirée et vivante, qui sera le point de départ pour tout chrétien à travers les âges, une forteresse invincible contre l'incroyance et l'athéisme, le guide des enfants comme des illettrés, qui n'ont pas besoin de consulter la science pour leur salut.

C'est l'Eglise qui se montre devant Grundtvig. Il entend que Notre-Seigneur Lui-même l'a instituée et l'a faite son instrument. Et il veut qu'Elle reprenne le nom de « catholique », que Luther avait remplacé par celui de « chrétienne ». Il reconnaît l'importance des Sacrements, mais de deux seulement. Il s'arrête, hélas ! au seuil de l'Eglise sans le franchir. Néanmoins, Grundtvig a fait œuvre considérable, en mettant un frein au rationalisme et en excitant ses compatriotes à une vie chrétienne plus intense. Sa doctrine portait aussi en elle une force éthique plus grande que celle du Luthéranisme, parce qu'il ne reconnaissait pas l'axiome, « la foi seule », mais disait que nous sommes responsables de nos actes et devons contribuer par les bonnes œuvres à notre salut.

L'Eglise catholique avait exercé, au moyen âge, une influence éducatrice considérable. Elle portait pour ainsi dire l'humanité. De nos jours, plus que jamais, il était nécessaire de faire jouir de la plus salutaire culture, non seulement l'élite, mais le peuple entier. *C'était la tâche de l'école.*

A cette époque, l'école primaire était peu développée, et l'école supérieure, ayant oublié son rôle principal, était devenue une « fabrique de fonctionnaires ». La vie spirituelle était mise au second plan. On semblait ignorer que toute vie sort du cœur.

Grundtvig comprenait que l'adolescence est l'âge le plus important dans la vie de l'homme. C'est le printemps, le moment où l'âme s'ouvre au bien ou au mal. Si alors le cœur n'est pas nourri de bons sentiments, capables d'inspirer des œuvres méritoires, plus tard il sera moins abordable.

A la suite de la révolution de juillet 1830, on parlait beaucoup de démocratie. La Norvège et la Suède en jouissaient déjà, mais en Danemark le régime despote-tique était encore en vigueur. Grundtvig estimait que, si le peuple restait sans instruction, la liberté politique et la démocratie seraient choses dangereuses. De là, lui vint l'idée d'une école pour éduquer la jeunesse de toute classe, école qui ne viserait à aucune carrière libérale, mais donnerait une instruction générale, une connaissance approfondie de la vie, et éveillerait en elle les sentiments de responsabilité personnelle et sociale.

Grundtvig propage avec ardeur l'idée de créer en Norvège, et dans son propre pays, une haute école populaire, comme il l'appelle. Il ne se repose pas avant d'atteindre le but. La première est fondée en Sör-Jylland, en 1844. D'autres lui succèdent. Elles prennent surtout de l'extension après la guerre du Danemark avec l'Allemagne, en 1864. On comprend alors la nécessité pressante de fortifier et d'encourager ce petit peuple, tout saignant encore de ses plaies. Les écoles de Grundtvig avaient déjà démontré leur utilité.

En 1864, la Norvège voit ériger dans le pays sa première haute école populaire. Elles sont actuellement répandues de tous côtés, comme en Danemark et en

Suède. Dans les trois pays scandinaves, il y a, aujourd'hui, cent cinquante écoles de ce genre, avec de 10 à 15 mille élèves, jeunes gens et jeunes filles de l'âge de 17 à 25 ans. Au début, les écoles ne sont ouvertes qu'aux jeunes gens, pour un cours d'hiver de cinq à six mois. Plus tard, on ouvre un cours de jeunes filles, durant les trois mois d'été. Mais depuis une génération, l'école est mixte en Norvège. Il en est souvent ainsi dans les deux pays voisins. Les élèves sont généralement recrutés dans la classe rurale, mais aussi dans la ville. Les écoles sont toutes situées à la campagne, pour donner le calme et le cadre nécessaires au travail, car les cours ressemblent un peu à ce qu'en terme religieux on appelle une « retraite ». Il convient surtout d'élever les sentiments de l'âme, de fortifier le caractère. « Il faut montrer à la jeunesse la vie idéale de l'homme, lui apprendre



**M. Lars Eskeland.**

(Nous devons ce cliché à l'obligeance de l'administration  
du *Courrier de Genève*.)

à la goûter, à l'aimer, et à ne plus jamais l'abandonner », dit Christofer Bruun, un des pionniers de cette école en Norvège. « Pourquoi avez-vous tenu à me mettre à la haute école populaire ? » demande un jeune homme au professeur Kristen Kold, un Danois qui, de façon très ingénieuse, met en pratique les idées de Grundtvig. « Fais-moi voir ta montre », répond Kold. « Que fais-tu quand elle s'arrête ? — Je la remonte. — Bien ! A l'école aussi, je veux te remonter, de telle sorte que tu ne t'arrêtes plus jamais. »

On peut dire que la haute école populaire a su, en grande partie, remplir cette tâche. De quelle façon ? Précisément, en retracant aux élèves les étapes de l'histoire, en leur montrant les grands contrastes entre le bien et le mal, en mettant en lumière l'image de la sublime personne du Fils de l'Homme. N'oublions pas aussi la bienfaisante mission des bons écrivains de tout temps, qui nous décrivent la vie dans sa réalité, nous apprenant à aimer, à haïr, à choisir et à réfuter comme il convient de le faire. Le programme de la haute école populaire ne renferme pas la religion comme enseignement proprement dit, mais elle est la base de tous les travaux.

*Mieux vaut connaître Dieu et soi-même,  
... que de posséder l'or rouge,*

dit Grundtvig. Comme tout arbre porte déjà son germe dans la petite graine, l'homme porte en lui une image idéale, gravée dans son âme. Dieu l'a placée là : plus nous la faisons resplendir, plus nous nous rapprochons de la perfection de notre état, où tout homme doit tendre. C'est le travail de la connaissance de soi-même, et cette connaissance nous conduit à Dieu et à la ressemblance avec Lui. Ce but est précisément celui de la haute école populaire. Elle s'efforce d'ouvrir à la jeunesse les yeux, les oreilles et le cœur. Cela n'est pas très difficile. La jeunesse rurale s'y prête volontiers, elle est docile et sensible à toute bonne impulsion.

Socrate entendait des voix, venant de son *for intérieur*, et Jeanne d'Arc obéit à celles qui la poussaient à accomplir des œuvres divines. Ne sommes-nous pas tous, plus ou moins, destinés à être les messagers de Dieu ? Ne sommes-nous pas tous des instruments, qui devraient faire retentir des accords ? Dieu a Lui-même tendu la corde, qui doit s'harmoniser avec la sienne. Il nous a donné le cœur, la volonté, la pensée, modelés sur son cœur, sa volonté, sa pensée. C'est pourquoi cette école dirige la jeunesse vers des buts élevés.

Le plus grand capital d'un peuple, c'est sa jeunesse, et le plus grand capital de la jeunesse, ce sont ses aspirations idéales, sa soif de lumière, de progrès, l'éternel souci d'atteindre les plus hautes cimes.

L'Ecole populaire s'applique à éléver les sentiments envers les parents, la famille, la patrie, en un mot à faire respecter le quatrième commandement. L'école tend à former de bons citoyens, ayant une connaissance suffisante de la vie intellectuelle et pratique qui les entoure et tient à leur existence.

C'est en plein accord avec ces idées qu'elle a entrepris la tâche de remettre en vigueur l'ancienne langue norvégienne et de la tirer de la décadence où elle gisait depuis l'annexion. Il est donc juste de lui rendre ses droits, car 90 % de la nation parle le norvégien. Il ne faut pas se méprendre sur les sentiments qui nous poussent à ces efforts, nullement issus d'ailleurs d'une haine contre les Danois, comme le prétendait récemment un écrivain français, M. Maurice Bedel. Nous voulons seulement relever la nation, lui donner l'estime et la confiance en elle-même.

Si nous travaillons à raffermir le patriotisme chez la jeunesse, nous la gardons bien du chauvinisme et de toute exaltation. L'amour que 'on éprouvel

pour ses parents n'entraîne pas, nécessairement, le mépris du prochain. Nous voulons apprendre à la jeunesse à regarder la patrie comme la voyait saint Olav, la veille de sa mort. Il eut une vision : devant lui s'étendait la Norvège, puis cette vue s'élargissant embrassait le monde entier. Ainsi, la jeunesse doit d'abord regarder son pays avec amour, mais ne pas rester indifférente au reste du monde. Elle doit, au contraire, accepter des autres tout ce qui peut lui être salutaire et bon.

Nul ne pourra contester le bien qu'ont fait ces écoles dans les pays du Nord. Elles ont contribué à un développement considérable de la vie intellectuelle et sociale. On a dit, à juste raison, que la haute école populaire est cause du remarquable progrès de l'agriculture danoise. Non qu'elle ait enseigné aux paysans les procédés modernes de la science agricole, mais elle a élevé chez eux le niveau intellectuel et excité l'initiative ; elle a fait des esprits cultivés, capables de grandes tâches. De même dans les pays voisins.

Au début, toutes ces écoles étaient privées, caractère qu'elles ont gardé, quoiqu'elles soient toutes, de nos jours, subventionnées par l'Etat. Celui-ci exige d'elles un compte rendu annuel, mais leur concède toute liberté, en fait d'enseignement et d'administration. Nous apprenons par là que l'Etat ne doit pas se rendre maître de l'éducation de la jeunesse. *Le droit d'élever l'enfant revient d'abord aux parents et ce droit des parents doit être considéré comme sacré.* Les pionniers de la haute école populaire se sont faits propagateurs de cette idée et ils ont réussi à la faire comprendre.

On m'a prié de parler un peu de mon propre travail dans cet enseignement. Après ce que je viens de dire, il serait superflu d'ajouter autre chose.

En 1895, j'ai été chargé de fonder la haute école populaire de Voss, ville située dans une grande et pittoresque vallée, du côté ouest du pays, à cent kilomètres de Bergen. L'établissement fut, durant des années, fréquenté par cent cinquante à cent quatre-vingts élèves, de toutes les contrées de la Norvège, de l'Islande, des Féroé, du Danemark et de la Suède. Les élèves avaient souvent un voyage d'une semaine pour arriver à l'école. Vous le savez : la Norvège est très longue !

Cette réunion d'éléments si divers est un grand avantage pour les professeurs, et aussi pour les élèves, non moins, pour notre pays, très étendu et dentelé, entrecoupé de fjords et de vallées rendant les relations difficiles. En dehors des conférences, les élèves suivent des cours d'histoire, de géographie, de mathématiques, de gymnastique, de travaux manuels, féminins et masculins. Au moins une fois par semaine, nous les réunissons pour des séances récréatives. On lit alors le journal hebdomadaire de l'école, rédigé par un comité d'élèves, on discute les questions à l'ordre du jour. On fait des jeux, de la musique, sous l'œil des maîtres.

Les élèves habitent, jeunes filles et jeunes gens, dans des bâtiments espacés et séparés. En classe, ils sont ensemble, sauf pour la gymnastique, les travaux manuels et l'hygiène. Le réfectoire est commun, le directeur et sa femme prennent leur repas avec les élèves. Durant les trente-deux années que j'ai dirigé l'école de Voss, il ne m'est arrivé aucun désagrément par ce système. Pourtant, si cela peut aller en Norvège, je ne veux pas affirmer que cette méthode aurait le même succès, par exemple, en France ou en Allemagne.

Nous nous efforçons de faire de l'école un *foyer*, et la réussite dépend beaucoup des qualités de la femme du directeur. Ainsi, Mme Eskeland, de si chère mémoire, a été de moitié dans tout mon travail ; sans elle, la tâche eût été plus dure.

En 1925, j'embrassai le catholicisme. J'étais d'ailleurs catholique dans le cœur depuis longtemps... C'est le besoin des sacrements, surtout de celui de la Pénitence, qui m'a conduit à l'Eglise-Mère.

Dans tous les pays protestants, de nos jours, on ne cesse de discuter sur la personnalité du Christ. *On pose la question : Qui était-il ? Cela est aussi dangereux que si, dans une famille, les enfants n'étaient pas d'accord sur leurs propres parents. Une telle famille n'est pas un véritable foyer. De même, une religion qui discute le Christ ne peut pas être la Sienne.* Je me suis donc réfugié dans le sein de l'Eglise catholique. Pour ma mission, ma conversion a été une force, parce qu'elle en était une aussi pour mon âme. Mais ma résolution a soulevé de véritables orages, qui ont abouti à pousser le Storthing (le Sénat) à m'enlever la direction de mon école. Cette décision est d'autant plus inexplicable que la Norvège se vante de liberté de conscience. En effet, les statuts des écoles n'imposent aucune confession de foi. Ils n'exigent même pas que le directeur soit chrétien. *Si j'avais renié publiquement la divinité du Christ, personne n'eût songé à me chasser pour cette raison-là.*

Pourtant, on ne saurait dire que l'esprit du pays soit particulièrement hostile au catholicisme, sauf dans certains milieux sectaires, *mais la connaissance du vrai catholicisme fait défaut dans toutes les classes.* Cela a peut-être pour cause certaine négligence à laisser subsister des préjugés dans les livres d'enseignement religieux, où tout est déformé systématiquement. On arrive ainsi à inculquer dans les esprits des légendes absurdes. Une théologienne s'efforce, depuis cinq ans, par des séries de conférences, d'attaquer l'Eglise et le clergé catholique, qu'elle accuse de la pire immoralité. La confession, dit-elle, est une institution diabolique et ne sert qu'à plonger les prêtres et les femmes dans la débauche, à tourner le *bien* en *mal*, à faire du *blanc* le *noir*. Les Jésuites sont son objectif de prédilection. De nombreux pasteurs, des professeurs et même de hauts dignitaires luthériens prêtent leur appui à cette propagande. Cependant, une partie du clergé protestant, ainsi que le peuple, sont dégoûtés de ces manœuvres.

C'est surtout contre l'autorité de l'Eglise que les luthériens protestent. Ils s'imaginent qu'elle amène fatallement avec elle une *intolérance*. Pour cela, ils considèrent le Papisme comme un grand danger. Il est d'autant plus nécessaire, dans ces conditions, aux prêtres catholiques, de manifester leur mépris des biens de ce monde et de toute ambition de pouvoir personnel ; ils doivent se montrer les serviteurs de tous, parce qu'ils sont ceux du Christ. Si ce peuple, ami de la liberté, se rend compte de cela, la crainte de l'autorité sera bientôt effacée. *Il verra au contraire qu'elle est de la même origine divine que le désir de bien, de sacrifice et d'amour avec lequel le reçoit l'Eglise-mère. Une telle autorité, loin d'aboutir à l'esclavage, conduit à la liberté, car elle est une avec la Vérité, qui seule peut rendre libre.*

Au reste, rappelons-nous toujours que les protestants d'aujourd'hui, très souvent, sont de bonne volonté et de bonne foi et d'une morale forte. Ce n'est pas leur faute s'ils ne sont pas catholiques.

*M. Eskeland parla ensuite de la situation du catholicisme dans les pays scandinaves, nous extrayons de son exposé le bref passage que voici :*

En Danemark, les catholiques se comptent par 25,000, sur une population de 3 millions. L'Eglise a 50 stations, desservies par 90 prêtres environ, dont 20 Danois.

La Suède a 4,000 catholiques sur 6 millions d'habitants, 11 stations et 20 prêtres, dont 3 Suédois.

La Norvège compte 2,600 fidèles, sur près de 3 millions d'habitants, 23 stations et 33 prêtres, dont 4 Norvégiens. Nous avons cinq Dominicains français et plus de 400 religieuses de diverses Congrégations.

Dans les grandes lignes, le peuple norvégien, surtout celui de la campagne, a toujours été empreint d'idées catholiques ? Ainsi, la croyance au baptême et à l'Eucharistie n'a guère différé de celle de la véritable Doctrine. Malheureusement, ces idées s'effacent de plus en plus, depuis l'extension de la théologie moderne dans notre pays. Des écrivains réputés ont également contribué à cet éloignement. Aussi, constate-t-on un regrettable relâchement moral ; les familles nombreuses se font plus rares et le mariage perd son caractère sacré. Dernièrement, n'a-t-on pas proposé la loi *Abortus provocatus* !

Nous traversons, en ce moment, une crise économique terrible, mais il y a pire encore ! je veux parler de la pénétration des idées matérialistes, communistes, athéistes, de faux mysticisme et de complète indifférence religieuse.

Heureusement, il en est, dans ce chaos, qui cherchent la lumière, comme le gardien de nuit, attendant le lever du soleil. Quelques-uns, parmi eux, aperçoivent la lampe éternelle du sanctuaire catholique.

Et un jour, il en sera comme du printemps en Norvège.

On se croit encore en plein hiver, quand, subitement, le soleil brille, le vent du sud souffle, la neige fond, la lumière inonde le pays, qui se revêt de verdure : des fjords aux plus hautes cimes, tout fleurit...

LARS ESKELAND.



## BIBLIOGRAPHIES

*Etudes*, revue catholique d'intérêt général, bimensuelle ; abonnement pour la Suisse : un an, 60 fr. ; six mois, 31 fr. (argent français), 15, rue Monsieur, Paris, VII<sup>e</sup>.

20 octobre. — L. Théolier : Virgile. — H. du Passage : La joie au travail. — P. Doncœur : Avec des scouts en Pologne et Hongrie. — R. Brouillard : Le mensonge. — G. Brasseur : Le pont de Plougastel. — A. de Parvillez : Georges de Porto-Riche, payen. — Revue des livres.

5 novembre. — L. de Mondadon : La modernité de saint Augustin. — F. Charmot : L'humanisme intégral. — E. Etcheverry : Le jugement de l'idéalisme sur lui-même. — P. Herbin : Funérailles villageoises et princières. — L. Jalabert : Le maréchal Bugeaud. — A. d'Alès : Pierre Termier. — R. Salomé : Chronique dramatique. — Y. de la Brière : Sur deux volumes du P. Lecaunet. — Revue des livres.

20 novembre. — H. Carton de Wiart : A propos du centenaire de l'indépendance belge. — P. Dudon : Saint Robert Bellarmin. — F. Charmot : Humanisme et humanité. — M. Pontet : Les primitifs flamands. — E. Gauthier : L'Inde et la conférence de la Table ronde. — P. Landhe : La révolution en Argentine. — M. Rouët de Journel : Chronique musicale. — Revue des livres.

5 décembre. — Ch. Burdo : La conférence de Lambeth. — P. Delattre : Le Nationalsozialisme allemand. — A. Bessières : L'âme du glacier du Rhône. — H. du Passage : Les partis en France. — L. Jalabert : L'exposition d'antiquités orientales. — P. Duffrennes : Le XXV<sup>e</sup> salon d'art photographique. — Revue des livres.